

Pierre Perez

Ce qui se rencontre, ce qui s'en écrit *

Bonne ou mauvaise, dans le commun de la langue, une rencontre se caractérise d'être marquante. C'est dans la simplicité de ce seul mot « marquante » qu'une question a pris forme pour moi, la voici : qu'est-ce qui dans la rencontre se marque ? À partir des séminaires XI et XX, je tâcherai de dégager quelques éléments de réponse.

La rencontre est rencontre du réel...

Dans la leçon du 12 février 1964 du séminaire XI, Lacan situe la rencontre comme rencontre du réel. En référence au titre de cette leçon « Tuché et automate », Lacan subvertit l'acception classique de ces termes tels que développés par Aristote dans son traité de logique dit *De l'interprétation*. Concernant la *tuché*, il précise : « Nous l'avons traduit par *la rencontre du réel* ¹. » Ce faisant, Lacan hisse la rencontre au rang de concept – de concept analytique – en prenant appui sur le paradigme du trauma, concept phare de l'épistémè analytique : « La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre [...] s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention – celle du traumatisme ². » Selon ce paradigme, la rencontre présentifie ce qui, l'espace d'un instant, dépasse les capacités de représentation d'un sujet. Selon la variété de ses occurrences, cela peut aller de la simple surprise – « ce par quoi le sujet se sent dépassé ³ » – au trauma le plus franc.

... et le rate...

Dans cette optique, la rencontre est avant tout rencontre du réel. À la manière d'une boussole, la rencontre signe la présence d'un réel et nous y oriente. Drôle de boussole tout de même, car, de nous y orienter, elle ne peut – et Lacan y insiste – que le rater, « la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée ⁴ ».

Si, en 1964, cette question du ratage n'est pas encore corrélée au non-rapport sexuel, je note tout de même que Lacan situe les incidences

traumatiques de cette rencontre dans le champ sexuel. « Le fait copulatoire de l'introduction de la sexualité est traumatisant – voilà un accroc de taille – et il a une fonction organisatrice pour le développement. L'angoisse de castration est comme un fil qui perfore toutes les étapes du développement [...] Elle cristallise chacun de ces moments dans une dialectique qui a pour centre une mauvaise rencontre [...] La mauvaise rencontre centrale est au niveau du sexuel ⁵. » Avec ce syntagme de « mauvaise rencontre », Lacan désigne l'incidence réelle de la castration sur le symbolique qui fait de ce dernier une structure trouée. Le ratage, quant à lui, participe de la structure, au-delà de toute disparité subjective.

... pour mieux le recouvrir

À cette rencontre du réel qui ne peut que rater, s'ajoute au niveau de la structure l'effet de recouvrement opéré par le fantasme en réponse à ce réel entr'aperçu. À l'instar du transfert « par où l'inconscient se referme ⁶ », le fantasme fait signe de la rencontre d'un réel tout en interdisant l'accès ⁷.

Paradoxe que Lacan ne manque pas de relever au moment où il situe la place de ce réel dans la structure qui « va du trauma au fantasme – en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de répétition ⁸ ».

De ces quelques remarques, je retiens que ce qui se marque dans la rencontre, c'est d'abord un ratage. Mais parler de « marque » suppose que dans la rencontre quelque chose s'inscrive, voire s'écrive, ce qui me conduit au séminaire XX.

Logique de la rencontre

Cette articulation entre la rencontre et l'écrit, Lacan l'établit en 1973 avec le séminaire *Encore*. Il y situe la rencontre comme contingente, soit comme ce qui *cesse de ne pas s'écrire*. Le paradigme n'est plus celui du trauma mais celui des quatre catégories nodales de la logique classique. Une fois de plus, Lacan fait retour à Aristote, à partir des quatre catégories que sont le possible, l'impossible, le nécessaire et le contingent. Avec elles, il tente de cerner cet autre effet du langage qui ne produit pas du signifiant, mais de la lettre, c'est-à-dire de l'écrit.

La contingence désigne ce qui *cesse de ne pas s'écrire*, tandis que le nécessaire réfère à *ce qui ne cesse pas de s'écrire*. De la même façon, le possible désigne *ce qui cesse de s'écrire*, alors que l'impossible réfère à *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*. Les propositions attribuées à chaque modalité sont donc composées de deux parties : une partie temporelle – ce qui cesse

ou ce qui ne cesse pas – et une partie portant sur ce qui s’écrit – ce qui s’écrit ou ce qui ne s’écrit pas. Du point de vue temporel, le nécessaire et l’impossible se caractérisent d’un « ne cesse pas », indiquant qu’avec eux aucun changement n’est produit. En revanche, la contingence et le possible se distinguent d’un « cesse » qui, lui, ouvre au changement, marque une rupture. Concernant la question de « ce qui s’écrit », le contingent et le nécessaire impliquent que quelque chose s’écrive, tandis qu’avec le possible et l’impossible « ce qui s’écrit » s’énonce en négatif à partir d’un « ne pas ».

Un effet d’écriture

La rencontre, Lacan la place sous le signe de la contingence, soit *ce qui cesse de ne pas s’écrire*. Littéralement, cela signifie que ce qui d’ordinaire ne s’écrit pas – le rapport sexuel qui *ne cesse pas de ne pas s’écrire* – vient à l’instant de la rencontre à s’écrire. En effet, si quelque chose *cesse de ne pas s’écrire*, c’est bien que deux temps logiques sont à distinguer : au premier temps quelque chose ne s’écrivait pas, tandis qu’au second temps ça s’écrit. Précisons néanmoins que ce qui s’écrit ne relève que de l’instant et ne continue pas pour autant à s’écrire.

Reste alors à savoir ce qui dans l’instant de la rencontre s’écrit. Un trait ? Une marque ? Une lettre ? Si, comme le dit Lacan, « le réel peut se supporter d’une écriture ⁹ », cela nous renverrait plutôt à la lettre, comme effet d’écriture. Je cite à nouveau Lacan : « L’écriture, la lettre, c’est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique ¹⁰. »

Abordant cette question de l’écrit, je souhaite ici m’arrêter un instant sur ce qui a tout l’air d’un paradoxe. En effet, comment parler d’écrit alors même que dans une analyse il n’y a toujours qu’un médium : la parole ? Si la parole et l’écrit relèvent de deux registres distincts, parler d’effet d’écriture nous conduit à envisager ce moment où de l’écrit passe dans la parole, où la parole dans ses effets équivaut à ceux de l’écrit.

De ces derniers développements, je retiens que ce qui se marque dans la rencontre tient à la fois du ratage et de l’effet d’écriture. Ce dernier, lorsqu’il se produit, modifie l’effet de sens habituellement dévolu à la parole, la parole peut avoir alors un effet de réel, qui fait que ça s’écrit plutôt que ça parle, qui fait qu’une lettre s’écrit, identique à elle-même, au-delà de tout renvoi signifiant.

Éthique de la rencontre

En guise de conclusion, je souhaitais aborder une autre dimension de la rencontre qui ne m’était pas apparue d’emblée mais à laquelle ce travail

m'aura finalement conduit, à savoir la dimension éthique de la rencontre. Cette dernière, Lacan l'établit à la toute fin du séminaire *Encore* lors de la leçon du 26 juin 1973 : « Il ne se peut pas que le sujet ne désire pas ne pas trop en savoir sur ce qu'il en est de cette rencontre éminemment contingente avec l'autre ¹¹. » L'opacité contre-intuitive de cet énoncé – qui joue sur les négations et leurs répétitions – se lève un peu si on le rapproche d'un autre, placé juste avant : « [...] quelque chose se rencontre, qui peut varier infiniment quant au niveau du savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport cesse de ne pas s'écrire ? – illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun, par quoi pendant un temps, un temps de suspension, ce qui serait le rapport sexuel trouve chez l'être qui parle sa trace et sa voie de mirage. Le déplacement de la négation, du *cesse de ne pas s'écrire* au *ne cesse pas de s'écrire*, de la contingence à la nécessité c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour ¹². » J'en déduis pour ma part qu'il n'y a pas que le fantasme qui fasse écran au non-rapport sexuel, l'amour aussi, il peut être ce par quoi le sujet recule à en prendre acte et à s'en faire une conduite.

Concernant le fantasme, on s'en souvient, Lacan y reconnaît une tentative pour suppléer « à ce qui d'aucune façon ne peut se dire, à savoir le rapport sexuel ¹³. » Le sujet dans le fantasme n'atteint sa ou son partenaire qu'au prix d'une substitution. Le partenaire, qui se présente d'abord comme grand Autre pour le sujet, va être mis en place de causer son désir, autrement dit, en place d'objet petit *a*. Le fantasme procède donc d'un jeu d'écriture où petit *a* se substitue à A, moyennant quoi le partenaire se fait un peu moins Autre pour le sujet. À travers cette substitution, quelque chose de l'altérité en jeu dans la rencontre se trouve alors rabattu, minoré. Dans ces conditions, bien que le fantasme n'entraîne pas le sujet vers l'hétéros, le différent, il ménage cependant une place à l'autre et participe en cela d'une éthique de la rencontre. Il en va tout autrement du célibataire, qui, lui, fait le choix de ne pas se tourner vers l'autre, ou du moins de ne pas le constituer comme partenaire-symptôme. Pour autant, l'éthique du célibataire le met-elle à l'abri de toute rencontre ? L'incalculable du choix éthique pour chacun exclut-il, pour certains, la rencontre avec un analyste ? La clinique semble y objecter. L'amour de transfert installe l'analyste en position de partenaire symptomatique pour le sujet, célibataire ou pas. Il en fait ce partenaire d'un genre particulier qui, nous dit Lacan, « a chance de répondre ¹⁴ » – chance de répondre à cette lettre du symptôme, singulière pour chacun.

Alors, célibataire ou pas, rencontrer un analyste n'est-il pas pour chacun l'occasion de produire du nouveau dans l'éthique sexuée qui le détermine ?

Mots-clés : rencontre, non-rapport sexuel, écrit, lettre.

*[↑](#) Intervention à la séance « Bonnes et mauvaises rencontres » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 14 janvier 2021.

1.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Points, Essais, 1973, p. 64.

2.[↑](#) *Ibid.*, p. 65.

3.[↑](#) *Ibid.*, p. 33.

4.[↑](#) *Ibid.*, p. 65.

5.[↑](#) *Ibid.*, p. 75.

6.[↑](#) *Ibid.*, p. 146.

7.[↑](#) Cf. J. Lacan, « La logique du fantasme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 326.

8.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 70.

9.[↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.

10.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 122.

11.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 132.

12.[↑](#) *Ibid.*

13.[↑](#) *Ibid.*, p. 76.

14.[↑](#) J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 558.